

Alice Pallot

Avec et sans filtre

 JJ Farré

Elle est la sensation du moment. Alice Pallot, Parisienne de 28 ans installée à Bruxelles depuis bientôt dix ans, a exposé dans le monde entier « *Algues maudites, a sea of tears* », une série sur les algues vertes qu'elle continue à enrichir. Par le biais de la photo, avec rigueur, en lien avec des scientifiques et des mouvements de protection des écosystèmes, elle espère, en artiste, trouver une façon de toucher les spectateurs afin de mieux alerter sur la dégradation de l'environnement. Et inciter à réagir. Pour son exposition à la Villa Pérochon de Niort, elle pousse le curseur plus loin. En plongeant ses photos dans une culture d'algues toxiques, elle obtient des résultats aussi attrayants qu'effrayants. Interview avec celle qui imagine des « documentaires d'anticipation ».

 **Alice Pallot.** Elle nous a proposé un rendez-vous au Hangar, centre d'art bruxellois dédié à la photo contemporaine, vaste et superbe lieu d'exposition et de création où elle a eu un atelier. Après l'entretien, une idée en écho à son travail nous saisit : utiliser la porte vitrée comme un filtre. © LIKE la revue.

Pourquoi la Belgique, toi qui es parisienne d'origine ?

Depuis toute petite, j'ai voulu faire de la photo. Mes parents étaient d'accord, à condition que je passe par une école publique. J'ai tenté le concours de La Cambre, à Bruxelles, qui est plutôt une école d'art. Il est assez particulier, ne serait-ce que parce qu'il se déroule sur toute une semaine. On nous a demandé de choisir l'œuvre d'un ou une photographe qu'on aimait et de la décliner à notre manière. J'ai choisi Rineke Dijkstra, en repensant à sa série « Portraits de plage », qui est à l'origine de ma vocation, ces baigneurs en pied qui m'avaient tellement marqué, enfant. J'ai choisi un parc afin d'y prendre des photos de promeneurs, un peu dans son style. Je me suis intéressée plus particulièrement aux joggeurs, et très vite, j'ai remarqué que cela provoquait chez eux une sorte de gêne. J'ai fini par comprendre que dans ce parc, le jogging servait de couverture au deal. Dès lors, mon projet a évolué. C'était intéressant, cette ambiguïté, ces expressions de contrariété, voire de peur. Cette première expérience m'a nourrie. Raconter l'invisible, révéler ce qui n'est pas spontanément perceptible...

Ton travail se préoccupe des enjeux environnementaux. Par tes photos, te considères-tu comme une militante de la cause écologique ?

Personnellement, dans ma vie, je suis militante. En revanche, pour ce qui est de mon travail, je pense qu'il est engagé, certes, mais cela ne fait pas de moi une militante-photographe. Il est d'abord artistique. J'apporte une vision personnelle sur une situation donnée, en ce moment celle des algues vertes. C'est ainsi que je souhaite produire une prise de conscience,

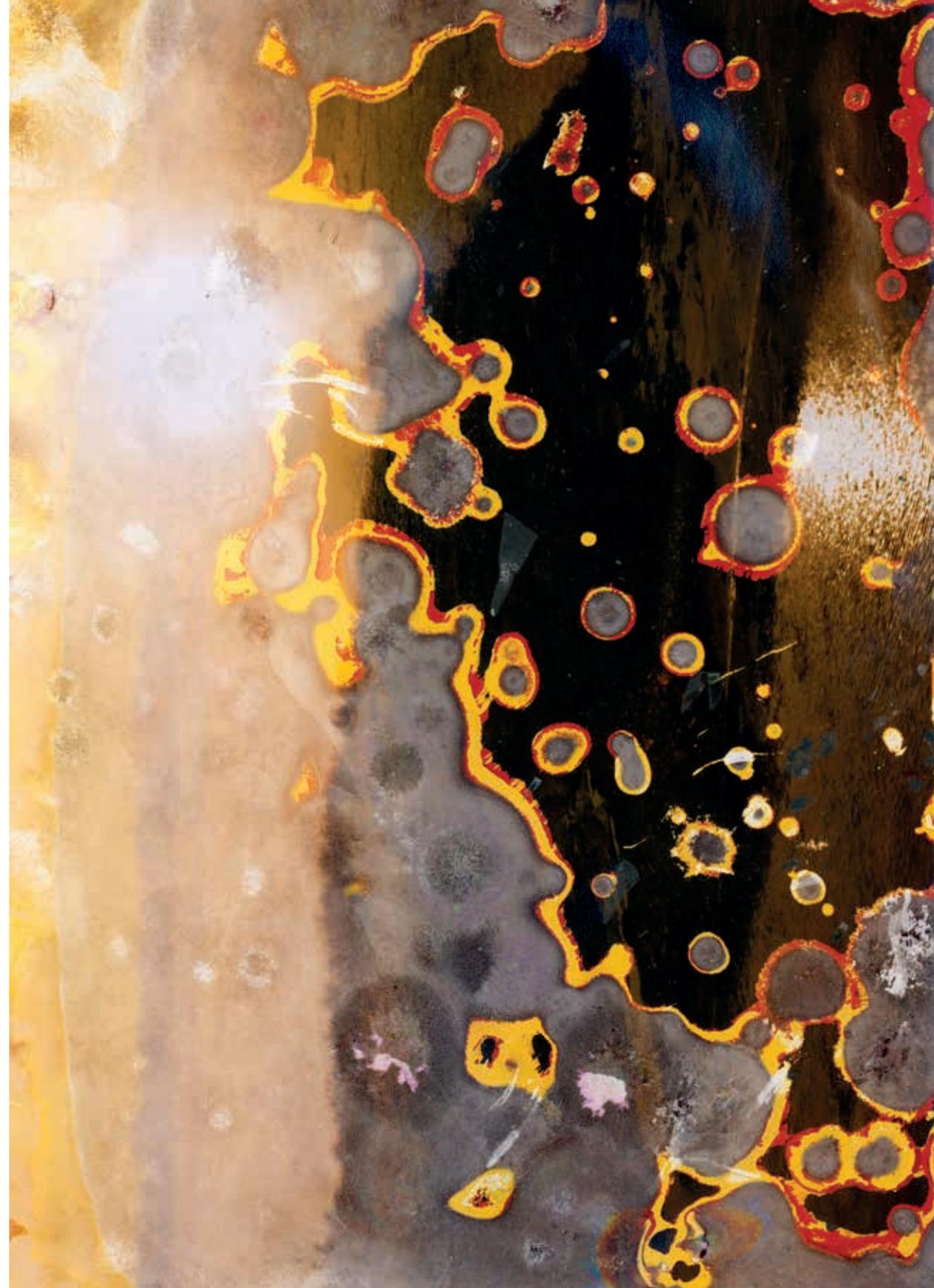
faire surgir de l'empathie pour le vivant menacé. Je documente le présent, le réel, pour donner à voir ma version d'un futur proche. Ce faisant, j'utilise uniquement de la matière « réelle ». En regardant mes images, vous pourriez très bien vous dire qu'il y a beaucoup de post-production, de retouches. Pas du tout ! Tout ce que vous voyez est réalisé avec des éléments que je trouve sur place, sur les territoires que j'investis, comme pour les regarder à travers le prisme des pollutions tangibles. Pour mon travail sur les algues vertes, j'ai utilisé des bouteilles en plastique que je plaçais devant mon objectif. Que voit-on alors ? Je désire aller au-delà du simple constat ou témoignage, et proposer du « documentaire d'anticipation ».

Documentaire d'anticipation ? C'est une expression que tu as forgée ex nihilo ?

J'ai pas mal tâtonné. Le mot « documentaire » seul ne me convenait pas. Dans un premier temps, on m'a rangée dans la case « fiction », ce qui n'allait pas non plus, puisque, à mon sens, je fais du documentaire. Donc j'ai commencé à dire « documentaire fictionnel », ce qui était un peu étrange, dichotomique. Après, j'ai pensé « documentaire poétique ». Bon, je trouvais que ça ne voulait pas dire grand-chose. « Documentaire sensible » ? Ça commençait à se rapprocher. Et puis il y a eu « documentaire d'anticipation ».

Est-ce que la laideur remontant du terrain, de plages couvertes d'algues toxiques, peut créer de la beauté ?

Nous vivons dans un monde duquel émane une certaine forme de beauté malade. Ces plages, en Bretagne, complètement envahies d'algues vertes, c'est une beauté malade. Une image peut porter une inter-



↳ pellation très forte. Et je joue avec ça. Je joue à créer du contenu, de l'image esthétique pour attirer l'œil, et amener ensuite à se questionner sur son étrangeté.

Ton travail est-il pédagogique ?

Pédagogique... je ne choisirais pas ce terme-là. Je cherche à faire comprendre autrement. C'est quelque chose qui me tient à cœur. J'ai eu le bonheur de travailler plusieurs mois avec le CNRS de Toulouse, grâce à la Résidence 1+2. Je me disais : "Bon, je découvre des données scientifiques auprès d'une équipe de chercheurs, en laboratoire, mais comment est-ce que je les montre ? Le langage des sciences, pour un profane, est difficile à comprendre. On ne va pas du jour au lendemain lire un article scientifique si on n'a pas fait d'études dans le domaine concerné. Alors je me positionne comme une sorte de traductrice. Un lien vers un public plus large. Je voudrais sensibiliser les gens en montrant, par mon langage visuel, d'une manière plus abordable, en offrant une perception plus immédiate, ce que disent les données scientifiques.

La photo est le véhicule de tes idées, et un petit peu plus que ça. Dans tes séries précédentes comme avec cette nouvelle proposition, « Algues maudites », tu explores malgré tout le médium en tant que tel ?

J'utilise des déchets comme filtres photographiques, et pour mon exposition à la Villa Pérochon, j'étudie l'altération chimique des tirages. J'ai d'abord réalisé des prises de vues en baie de Saint-Brieuc. Avec des déchets plastiques glanés sur la plage que je place devant mon objectif, je provoque déformations et effets miroir. Cela me permet de mélanger sur un même tirage deux points de vue sur le littoral, et

ce n'est pas du tout une superposition, c'est vraiment le déchet qui me permet d'obtenir plusieurs images en même temps, du même endroit, au même moment. Je vérifie sur l'écran de mon appareil que le rendu fonctionne. Si ce n'est pas le cas, je change d'endroit. Je garde aussi mes réflexes de photographe, en cherchant la meilleure lumière possible. Je laisse parler mon instinct. Je n'anticipe rien.

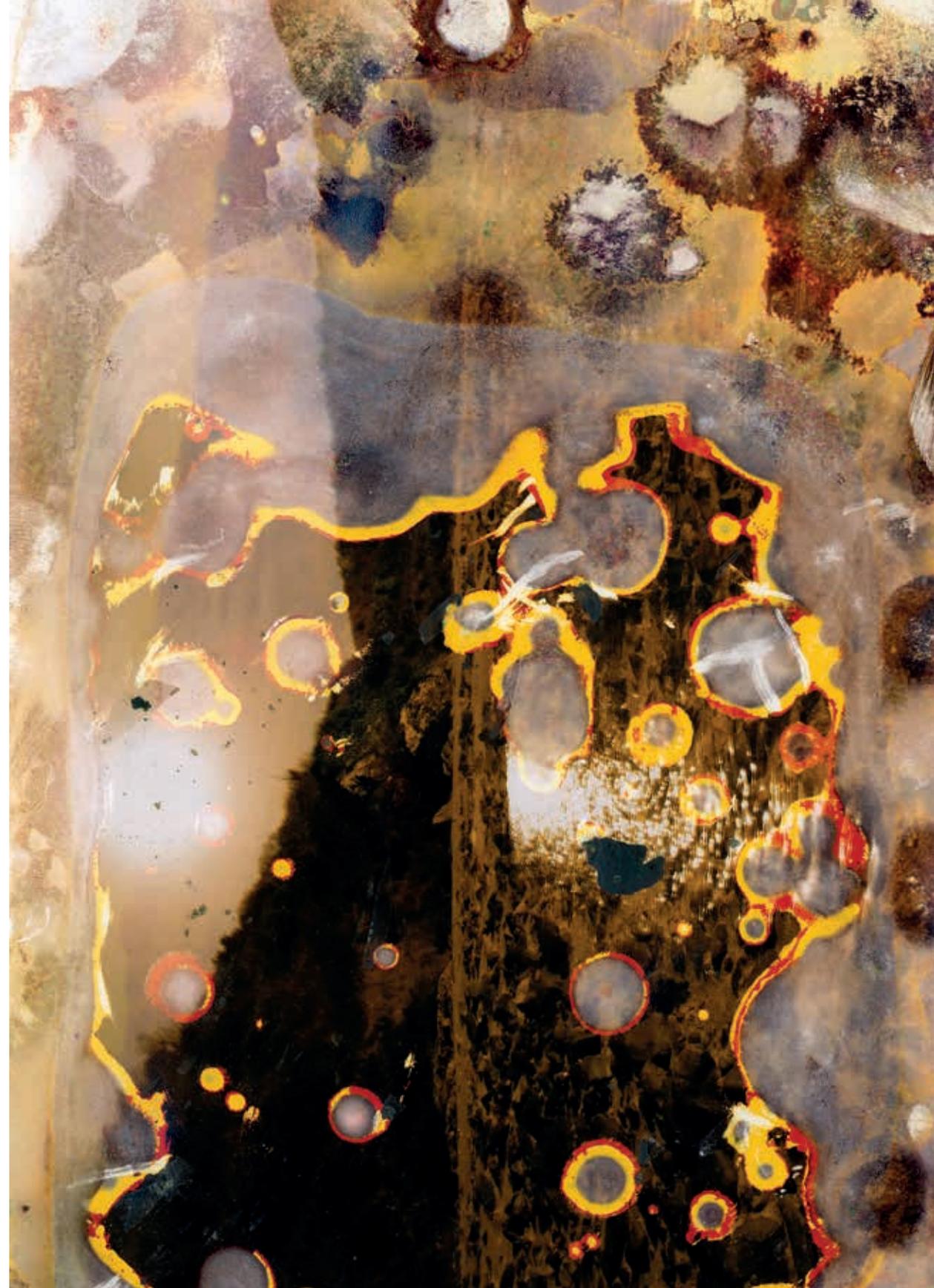
Oui, mais ces prises de vues ne constituent pas le résultat final. Peux-tu nous expliquer la suite ?

En 2022, au CNRS, j'ai immergé un tirage dans une culture d'algues toxiques. Un essai, avec une boîte de Petri. J'étais curieuse de savoir ce qu'il allait advenir de cette image, sur le moment. Je suis ensuite passée à autre chose, et il s'est produit une sorte d'accident : au bout de trois semaines, je me suis rendu compte que le tirage avait été attaqué, rongé. Cela m'a incitée à entamer une réflexion, fait entrevoir un chemin nouveau pouvant me conduire vers d'autres visions. La confrontation entre la matière photographique et la toxicité des algues m'est apparue comme un message possible.

Si on laissait aller le processus jusqu'au bout, on n'aurait plus rien... Une métaphore de ce qui nous attend ?

Je l'ai fait ! Après un certain temps, la feuille devient blanche, toute blanche. Quant à savoir ce qui nous attend... C'est une question compliquée. J'ai pu constater les dégâts que causent les activités humaines, mais aussi les capacités de régénération des espaces dès qu'on les laisse tranquilles. J'ai découvert que les scientifiques ont des connaissances incroyables. Les problématiques envi-

↳ Suite page 43



interview Alice Pallot



Mireille Chinain

Au paradis, les algues toxiques menacent aussi

➤ **À 15 000 km des macro-algues de Bretagne**, ce sont des micro-algues qui compliquent la vie de la Polynésie. Première lauréate du Pacifique à recevoir le prestigieux prix Yasumoto Lifetime Achievement Award (décerné par la Société Internationale d'Etude des Algues Toxiques, ISSHA) récompensant sa carrière et le travail mené par l'Institut Louis-Malardé de Tahiti, **Mireille Chinain** dirige depuis plus de vingt ans le laboratoire de recherche sur les biotoxines marines spécialisé dans le suivi des lagons de Polynésie française et d'Océanie afin de proposer aux populations une carte des risques de la ciguatéra.

En Polynésie française, les populations sont confrontées depuis des temps immémoriaux à la ciguatéra, une intoxication alimentaire ayant pour origine des algues toxiques. Celle qui vient troubler la vie de ces îles paradisiaques est une algue microscopique dénommée *Gambierdiscus* (car découverte pour la première fois aux îles Gambier), capable de synthétiser naturellement de puissantes neurotoxines qui vont s'accumuler dans la chaîne alimentaire au niveau de divers organismes des lagons, tels que poissons herbivores et carnivores, bécards et oursins, très prisés des populations locales. Celui qui les mange s'expose à une myriade de symptômes allant de troubles digestifs, cardiaques

et neurologiques, dont des démangeaisons parfois insupportables qui ont aussi valu à cette affection le nom de « gratte ». Le Pacifique, les Caraïbes et l'Océan Indien sont des zones d'endémie notoires de cette maladie au regard de la très forte dépendance alimentaire de leurs populations vis-à-vis des produits de la mer. Selon les scientifiques, la mort du corail, à la suite de perturbations du milieu, serait l'un des facteurs favorisant le développement de cette micro-algue et l'apparition de la ciguatéra dans les écosystèmes des récifs. Les pressions croissantes exercées par le changement climatique et les activités humaines sur les écosystèmes côtiers font donc craindre une recrudescence, voire une expansion de la ciguatéra à l'échelle du globe. Pour preuve, le signalement depuis 2004 de cas autochtones aux portes de la Méditerranée, notamment à Madère et aux îles Canaries. Gageons que les savoirs ancestraux développés par les communautés insulaires du Pacifique pour détecter les poissons toxiques et traiter la ciguatéra sauront inspirer ces populations nouvellement affectées dans leur quête d'une solution adaptée et durable. 📷



**Villa Pérochon/Niort**

Les Rencontres de la jeune photographie internationale ont 30 ans. Edition spéciale ! Comment sera la photographie dans 30 ans ?

Exposition collective. ☉ Jusqu'au 25 mai 2024.

www.cacp-villaperochon.com

↳ ronnementales sont des sujets d'études depuis des années et des années. En revanche, du côté de la mise en œuvre des solutions, ce n'est pas du tout rassurant ! Les scientifiques ont du mal à se faire entendre, alors qu'ils ont beaucoup à proposer. Lors de mon séjour au CNRS, j'ai posé des questions : "Mais alors, puisqu'on sait ça, pourquoi ne fait-on pas ça ? Avez-vous pu conseiller le gouvernement, suggérer des actions ?" Oui, bien sûr, ils ont rédigé des rapports, tiré des sonnettes d'alarme. Mais voilà, les mesures qui sont prises ne vont pas dans le sens des résultats de leurs recherches.

Leur niveau d'expertise est réconfortant, mais le faible impact de leur parole est désespérant. Ils sont absents des processus de décision. La plupart de ceux que je fréquente pour mon travail sont heureux de voir arriver quelqu'un qui peut porter leurs idées autrement et être un relais pour toucher la sensibilité du grand public. Je représente un moyen de communication, peut-être un espoir que des prises de conscience servent à faire pression sur les décideurs. Mais pour que les choses changent, je pense que les mouvements militants sont plus efficaces.

Leur mode d'expression repose sur des slogans et des punchlines. Est-ce que l'on pourrait assimiler tes photos à des punchlines ?

Tout à fait. Je me suis vraiment calée sur les éléments de langage de certains militants, notamment Yves-Marie Le Lay, de l'association Sauvegarde du Trégor, quand il dit : "Les plages sont stériles, les marées vertes sont les nouvelles marées

noires". Ces paroles m'inspirent et me guident pour trouver une écriture photographique. Ce que je crée se situe entre la vulgarisation scientifique et les alertes émises par les mouvements militants. Au final, ce sont eux qui vivent sur le terrain, au quotidien. Je propose un regard transversal. Ce qui m'intéresse, c'est de me placer sur la frontière entre artiste et lanceuse d'alerte.

Parviens-tu à vivre de ce travail ?

Ici, à Bruxelles, j'ai commencé à me constituer, pas à pas, un réseau de collectionneurs. Certains me suivent depuis déjà sept ou huit ans. Et le Hangar représente un lieu extraordinaire pour la photo. Il propose de très belles expositions, et va ouvrir sa propre galerie. J'en ferai partie, ce qui me sécurise un peu pour mon avenir. Car même si on parle de moi, même si j'expose beaucoup, même si, l'année dernière, mes Algues maudites ont été montrées dans plusieurs pays, cela ne suffit pas pour vivre. Je dois conserver un travail alimentaire à côté, et encore, j'ai la chance d'en avoir trouvé un que j'apprécie et qui me laisse suffisamment de temps pour réaliser mes séries.

Je me sens privilégiée de pouvoir continuer à explorer, d'avoir les moyens de poursuivre mes expériences, aussi, entre autres, grâce à des résidences en France. C'est exceptionnel d'avoir la possibilité de récolter tant d'informations scientifiques et militantes auprès des personnes les plus compétentes, et de les mêler. Mon espoir serait de faire ainsi émerger un nouveau type de pensée. 📷